

# LA RÉVOLTE

## SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

### SOMMAIRE

- LE PROGRÈS DANS L'HISTOIRE. Léon Metchnikoff.  
LES SOCIÉTÉS CHEZ LES OISEAUX. Ch. Letourneau.  
DE LA FOLIE MALFAISANTE DES HOMMES QUI S'ENTRE TUENT EN BEL ORDRE ET EN BONNE DISCIPLINE. La Bruyère.  
DOCUMENTS HUMAINS. Hector Depasse.  
LA RÉVOLTE AU CAMP. G. Darien.  
MÉLANGES ET DOCUMENTS.

### LE PROGRÈS DANS L'HISTOIRE

Analogie des groupements organiques et des groupements historiques. — L'histoire représente l'évolution sociologique abstraite subordonnée à l'action cosmique du milieu. — Despotisme et anarchie. — Esclavage, servage, salariat. — Les trois périodes du lien social.

Le progrès sociologique, tel que nous l'avons défini dans le précédent chapitre, joue sans doute un rôle important dans l'histoire, mais il est loin de l'expliquer tout entier.

L'épigramme que le sphinx accroupi au seuil des âges pose depuis de si longues années, n'est pas sans réponse : pas un des Cédipiens de l'histoire n'a répondu à la question : pourquoi l'histoire commence par toute autre chose que ces groupements anarchiques et volontaires, manifestement les plus parfaits et auxquels l'évolution biologique avait déjà abouti par les unions sexuelles. Rien n'est plus facile à comprendre que l'oppression des faibles par le fort — la vie animale nous offre continuellement ce charme — mais comment se rendre compte de l'oppression des forts par le faible, des masses innombrables par une minorité infime, bien souvent un seul être abruti et chétif ?

Ce spectacle qui se retrouve invariablement au début des annales de toutes les nations, et qui est sans exemple dans la nature, l'homme seul excepté, semble un paradoxe éternel et comme la moquerie d'une divinité railleuse et méchante. Depuis que l'humanité sait chanter et écrire, elle n'a cessé de maudire le despotisme, mais pas un prophète, pas un barde n'a su en expliquer la genèse. Quand Jean-Jacques Rousseau s'écrie : « L'homme a été créé pour être libre, et pourtant nous le voyons partout dans les chaînes ! » quand, du haut de sa grandeur olympienne, Goethe laisse tomber ces paroles : *Der Mensch ist nicht geboren frei zu sein* ! (L'homme n'est pas né pour être libre !), le rhéteur et le poète restent également en dehors de l'esprit scientifique et de la réalité. Etant donné le milieu ambiant et son aptitude à s'y adapter, l'homme est fait pour s'y développer de son mieux ; et, d'un autre

point, la liberté n'est qu'un vain mot, puisque un grand nombre de peuplades médiocrement dotées par la nature sont parvenues à la réaliser, parfois à un degré que les nations historiques, anciennes et modernes, auraient raison de leur envier.

L'unique théorie des origines du despotisme qui présente quelque apparence scientifique, est, à ma connaissance, celle de Herbert Spencer. Il attribue les différentes destinées des nations, par rapport à la liberté, aux tendances, tantôt *militaristes*, tantôt *économistes*, qui, à une phase reculée de leur préhistoire, s'accroissent déjà chez les diverses peuplades. Pourtant, il n'est pas difficile de voir que cette hypothèse a pour base une conception *a priori*, reposant à son tour sur une appréciation exagérée de la violence de l'élément guerrier dans l'histoire. La guerre n'est qu'un épisode, un cas particulier de l'universelle lutte pour l'existence. Les pyramides de Giseh, les murailles de Babylone, les digues de la baie de Hongkheou, et tant d'autres merveilleuses créations de ce que Herbert Spencer entend par *économisme*, représentent plus de sang et de larmes, plus de souffrances et d'iniquités que tous les champs de bataille du globe, depuis Kadesh jusqu'à Sédan et Plewna. A toutes les époques et chez les peuples les plus divers, on pourrait trouver des communautés

qui, sans la guerre, et où le despotisme, l'élément coercitif, n'apparaît qu'en proportion minimale. Telles étaient, par exemple les républiques cosaques d'Ukraine au XVII<sup>e</sup> siècle, et, plus récemment, les Monténégrins ; tels sont encore les Sikhs du Pandjab et plusieurs tribus montagnardes du Caucase, de l'Abyssinie, etc. Les Kabyles, un des peuples les plus braves de la terre, sont aussi l'un des plus libres, si ce n'est le plus libre entre tous ceux qui vivent ou ont vécu sur le globe. Voici ce qu'en dit M. E. Renan, que l'on ne soupçonne point de tendresse de parti pris pour le principe anarchique : — « Le monde berbère nous offre ce spectacle singulier d'un ordre social très réel, maintenu sans une ombre de gouvernement distinct du peuple lui-même. »

« C'est l'idéal de la démocratie, le gouvernement direct, tel que l'ont rêvé nos utopistes... Rien de plus éloigné de l'avalissant despotisme de l'Orient, de ce culte de la force considérée comme manifestation de la volonté divine... La forme monarchique est, dans cette race, une rare exception et, quand on la rencontre, on peut être sûr que la population qui la subit n'est pas constituée d'une manière normale. »

« Cette organisation politique si simple repose sur un esprit de solidarité qui dépasse tout ce qu'on a pu constater jusqu'ici dans une société vivante ou ayant vécu. Les institutions d'assistance mutuelle sont, dans la société kabylo, poussées à un point qui nous étonne ; la coutume renferme des dispositions pénales contre ceux qui voudraient se soustraire aux obligations de ce que nous appellerions la charité et la générosité. Le pauvre est nourri, en

partie, par la communauté... Si un particulier est malade, il est tenu d'en aviser l'amin, afin que les malades et les vieillards incertains puissent se procurer de la viande. L'étranger, dès qu'il entre dans le village, a sa part dans le bien commun. » Renan, *La Société berbère* (*Revue des Deux-Mondes*, 1873).

Un autre auteur non moins compétent (A. Pomel, *Des races indigènes de l'Algérie*), ajoute à ce tableau : « Le travail n'est pas considéré comme dégradant chez les Berbères en général et tout le monde s'y livre ; aussi cette société ne comporte-t-elle pas cette distinction choquante entre nobles qui ne font rien et serfs qui les nourrissent. » Voici pour en finir, le témoignage de M. C. Devaux (*Les Kabyles du Djurdjura*) : « Si un individu se trouve dans l'impossibilité de cultiver son petit patrimoine faute d'animaux nécessaires, de reconstruire sa maison faute d'argent, la *djemda* décide qu'une corvée générale aura lieu. Nul ne peut en être exempt. »

Nous trouvons un touchant exemple de la bienveillance des Kabyles, dans les *Croquis algériens* de M. Ch. Jourdan. « Lors de la grande famine de 1848, plus de 10,000 Arabes vinrent chercher refuge dans les montagnes du Djurdjura. Cette troupe de moribonds fut entière secourue, hébergée, tant que dura le fléau. Et cependant, une haine séculaire sépare les deux races ! »

Les Kabyles, ne même que les Turcs, ces hommes belliqueux qui donnaient aux combats la meilleure part de leur existence, jouissent donc de la plus entière liberté ; ils ignorent si complètement les équivoques bienfaits de la différenciation sociale, qu'ils ne se divisent même pas en travailleurs et en fainéants ; les riches ne s'y distinguent pas des pauvres. D'autre part, nombre de peuples livrés au despotisme depuis de longs siècles, poussent le mépris de la guerre jusqu'à ne plus savoir se défendre : tels sont les Chinois ; tel a été la Venise des doges.

Certes, les exemples sont assez nombreux où les origines du despotisme peuvent être rattachées à une guerre de conquête. Mais, pour peu que l'œuvre fondée par le glaive présente quelque durée, on en vient à se demander si le militarisme n'est pas une cause d'asservissement plus apparente que réelle. Tous les empires édifiés exclusivement sur les victoires et la violence n'ont eu qu'une existence éphémère et n'ont jamais été despotiques dans le vrai sens du mot. Les chefs mongols, conquérants de la Chine, se sont, à grande hâte, nationalisés Chinois en adoptant les lois, les mœurs, la langue même des vaincus. Les Turcs, qui s'abattirent comme des bêtes de proie sur les civilisations expirantes de Byzance et du Khalifat, détruisaient, rançonnaient, égorgaient, mais ils n'ont réussi en somme, qu'à établir un despotisme tout à fait superficiel, daignant à peine se mêler de l'administration des peuples conquis. En Egypte, la situation des fellahs a été tolérable jusqu'à Méhémet-Ali, qui, oublieux des traditions tar-

1 Léon Metchnikoff, *la Civilisation et les grands fleuves historiques*, 1 vol. in-8°, Hachette et C<sup>o</sup>, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

tares et turkmènes, a voulu se poser en restaurateur de la civilisation pharaonique.

Nous avons vu que, dans la nature, c'est-à-dire dans la série biologique, la liberté peut servir de mesure au lien social. Si l'histoire a l'unique tâche de montrer, sous des vêtements nouveaux, les transformations graduelles de l'évolution organique, nous ne pouvons qu'y constater les mêmes phases ascendantes :

I. *Période inférieure*. — Celle des groupements *imposés*, basés sur la coercition, analogues aux colonies rudimentaires de cellules réunies par un lien extérieur ou mécanique.

II. *Période intermédiaire*. — Celle des groupements *subordonnés* basés sur la différenciation, sur une division du travail de plus en plus spécialisé et intime.

III. *Période supérieure*. — Celle des groupements *coordonnés*, basés sur les penchants personnels et sur la communauté de plus en plus consciente des intérêts.

Un des lieux communs les plus rebattus répète, en effet, que la vraie civilisation se reconnaît à la liberté. Pourtant, si nous appliquons directement à l'histoire le critérium de la « coercition décroissante », le seul qu'on puisse abstraire des enseignements de la biologie, nous sommes bientôt complètement dérouterés. Pour en revenir, par exemple, à l'anarchie des Kabyles du Djurdjura, ce peuple, qui compte à peine parmi les demi-civilisés, jouit — on ne saurait le nier — d'une constitution sociale bien supérieure, au point de vue sociologique, à celle dont se contentent la plupart de ses conquérants français. Nul ne songe pourtant à disputer à ceux-ci l'honneur d'occuper l'un des premiers rangs parmi les nations policées du globe. Et ce n'est pas là, malheureusement, une anomalie fortuite. Les peuples libres sont assez nombreux dans les diverses régions du globe ; (1) mais tous, sans exception, appartiennent bien plus au domaine de l'ethnographie qu'à celui de l'histoire : en fait de science, d'art, d'industrie, plusieurs d'entre eux n'ont pas encore dépassé l'âge de pierre. Et parmi les nations célèbres, pourrait-on en citer une seule, qui, à une période quelconque de son évolution, n'ait subi le despotisme le plus dégradant, poussé parfois jusqu'à la déification des fonctions coercitives, une seule qui, dans sa constitution politique et sociale la plus avancée, n'ait conservé des empreintes indélébiles de ce passé ? « Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ! » Cet aphorisme, en contradiction flagrante avec celui que nous avons cité plus haut, impliquerait d'ailleurs que la civilisation serait incompatible avec la liberté, élément essentiel, non-seulement du bonheur, mais aussi du simple bien être matériel.

Cette appréciation pessimiste se retrouve, il me semble, au fond des doctrines sociales les plus accréditées des temps modernes : les évolutionnistes, avec Herbert Spencer, affirment que la différenciation, c'est-à-dire l'inégalité des intelligences, des conditions, des fortunes, est un indice certain des progrès de la civilisation (2), les économistes malthusiens, en

(1) Dans les terres glaciales, au témoignage de Hall « les Inuits (Esquimaux) ne se soumettent à aucun pouvoir humain, et ne supportent aucun contrôle... Ils sont nés libres dans leurs sauvages solitudes... ils y rôdent, n'écoutant que leur volonté, et nul ne saurait les en empêcher. » Elie Reclus, les *Primitifs*.

(2) Si le progrès historique est, comme ils le soutiennent, parallèle à la différenciation, si le pays le plus civilisé est celui où « l'extrême richesse coudoie avec le plus d'insolence l'extrême misère », la liberté ne saurait se trouver dans nos institutions qu'en raison inverse du progrès ; car il est peu probable que l'extrême misère se laisse coudoyer avec insolence si un pouvoir coercitif suffisant ne l'empêche de se révolter. On s'aperçoit, d'ailleurs, qu'en Angleterre même, depuis quelques années « l'extrême richesse ne coudoie plus l'extrême misère » avec la désinvolture du temps où Malthus régnait en souverain maître dans le domaine des conceptions sociologiques. Elle lui fait, au contraire, certaines avances, et c'est précisément le spectacle de ces concessions, coupables au point de vue de la différenciation, qui inspire à Herbert Spencer son éloquent plaidoyer : *l'Individu contre l'État*.

fait de lui-même, ne connaissent que celle de la concurrence ; c'est-à-dire le droit du vainqueur d'user et d'abuser de la dépouille du vaincu ; pour les penseurs esthétiques, dont M. E. Renan est un brillant exemple, le développement extraordinaire des richesses matérielles et intellectuelles, fruit d'une civilisation très avancée, constitue une compensation acceptable de cette perte du bonheur et de la liberté qui en est la rançon fatale ; de farouches révolutionnaires ne se plaignent, en somme, que de l'insuffisance de cette compensation.

Et cependant, si, battant en retraite à la vue de cet accord, inconscient parfois, des écoles et des partis les plus opposés, nous voulions accepter la doctrine si souvent décriée de l'homme sorti libre des mains de la nature, mais réduit aussitôt en esclavage par l'histoire et la société, nous nous retrouverions en face d'une confusion non moins inextricable. Ces Oua-Ganda des rives du Victoria-Nyanza, dont un M'tesa fait abattre les têtes pour se distraire, ces nègres du Dahomey qui, tous les ans, périssent par milliers en des supplices atroces pour la plus grande gloire de leur principal et de leur bon dieu serpent, ces misérables qui poussent la folie de la servitude jusqu'à se suicider sur la tombe du souverain défunt pour être ses esclaves dans un monde meilleur, — n'ont certes pas été corrompus par le raffinement des mœurs, par le progrès d'arts ou de sciences dont ils ne connaissent pas le premier mot ! Sir John Lubbock dans son ouvrage sur les civilisations primitives, cite avec une prodigalité véritablement anglaise, de nombreux exemples, propres à démontrer au vieux Jean-Jacques lui-même, que son « homme de la nature » n'est pas l'aimable athlète simple et fier, bon, mais jaloux de son indépendance, imaginé par le futur philosophe sous les ombrages des Charmettes. Si la liberté, comme l'ont rêvée nos utopistes, se retrouve chez quelques rustiques tribus du Djurdjura, le despotisme le plus effréné, tel que l'admiraient Bossuet, de Maistre et les poètes du Mahabharata, n'est pas non plus étranger à nombre de sauvages arriérés en civilisation.

Tout en admettant que, au point de vue de la science actuelle, la liberté est la seule caractéristique possible de la civilisation, nous ne saurions passer sous silence une considération importante : l'évolution sociale est partout subordonnée à la nécessité organique. Or, nécessairement, celle-ci impose à l'homme sa part de coopération, d'efforts synchroniques, tendant vers un but qui ne lui est pas strictement personnel, mais qui intéresse la communauté. Dans certains milieux, cette coordination est simple et facile ; l'utilité de l'œuvre exigée de chacun est immédiate et directement comprise de la moyenne des individus. Aussi, et sous toutes les latitudes habitables, l'homme, dans ces milieux, arrive-t-il sans peine à réaliser ces groupements anarchiques bien supérieurs aux formes coercitives et subordonnées, et que les plus avancés d'entre les Européens pourraient envier aux tribus berbères de l'Afrique.

On comprend que l'histoire se désintéresse de ces peuples : occupant des milieux aussi privilégiés, ils ont résolu à peu de frais d'intelligence, d'énergie et de culture, le problème fondamental de nos annales ; plus heureux peut-être que les autres nations, ils n'ont, par cela même, rien à léguer à la postérité.

(A suivre)

## LES SOCIÉTÉS CHEZ LES OISEAUX

La plupart des oiseaux sont monogames, aussi les sociétés permanentes d'oiseaux sont rares. Les mœurs mêmes des oiseaux sociaux confirment l'observation, que je viens de

faire relativement à l'antagonisme de l'instinct familial et de l'instinct social. Ainsi les perroquets abandonnent la vie commune pour vivre par couples durant la saison des amours (1). Beaucoup d'animaux se réunissent bien en petites sociétés temporaires, durant la période du rut, mais uniquement pour tenir des cours d'amour, faire un choix, s'apparier ; après quoi les époux s'isolent (2) et vivent en famille temporaire durant une saison.

Chez certaines espèces, notamment chez les gallinacés, le mâle abandonne souvent les jeunes aux soins de sa femelle, pour venir plus tard, quand la famille est élevée, s'assujettir alors la couvée et former la plus rudimentaire des sociétés, une très petite horde, qu'il gouverne despotiquement et dont il use pour ses plaisirs. D'autres oiseaux mâles, par exemple le canard eider, abandonnent régulièrement et pour toujours la femelle dès que l'incubation a commencé. Dans ce cas, la société familiale ne peut plus être que maternelle.

Beaucoup d'espèces d'oiseaux, vivant isolément et en famille pendant le jour, éprouvent, le soir, le besoin de satisfaire un instinct social plus large en se réunissant en grandes assemblées où tous les assistants manifestent par un gazouillement incessant la joie qu'ils éprouvent à voir leurs semblables.

Les corneilles tiennent des clubs de ce genre dans des lieux déterminés et s'y rassemblent en grand nombre, mais prudemment, après avoir chargé des éclaireurs de faire au préalable une exploration du pays (3). Certaines espèces, plus développées au point de vue social, forment de véritables groupes ethniques, des communautés permanentes. Ainsi font les freux, qui bâtissent leurs nids en commun, cherchent leur nourriture en commun, et, le soir, tous ensemble, regagnent leur gîte nocturne, leur cité.

Il est des espèces chez lesquelles l'instinct communautaire est plus puissant encore ; par exemple, les salanganes, qui travaillent indifféremment à tous les nids de leur peuplade, ne distinguant pas le tien du mien, et enfin l'oiseau, justement appelé le *républicain social*, le *tisserin* du cap de Bonne-Espérance, qui construit, pour tout son groupe, un amas de nids recouverts d'une toiture commune.

Les faits sociaux, tels qu'on les peut observer chez les oiseaux, mettent bien en évidence l'antagonisme entre l'instinct familial et celui de la peuplade. En effet, la monogamie, assez rare chez les mammifères, est très commune chez les oiseaux. C'est dans la classe des oiseaux qui se rencontrent spécialement les espèces qui apportent dans les relations sexuelles, de la délicatesse, de l'esthétique, une sorte de poésie. Aussi nombre d'oiseaux vivent en familles temporaires, mais par suite très peu constituent des sociétés plus larges, des peuplades, des tribus.

(L'évolution politique dans les diverses races humaines)

CH. LETOURNEAU.

## DE LA FOLIE MALFAISANTE

DES HOMMES QUI S'ENTRE-TUENT

EN BEL ORDRE ET EN BONNE DISCIPLINE

Petits hommes hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géants, et comme des pièces rares dont il faut acheter la vue, dès que vous allez jusque à huit pieds ; qui vous donnez sans pudeur de la hauteur et de l'éminence, qui est tout ce que l'on pourrait accorder à ces montagnes

1 Espinas, *Sociétés animales*.

2 Audubon, *Scènes de la nature*.

3 Brehm, *Vie des animaux*.